# Urbanisation: un état d'esprit?

La perception des nouveaux rôles ou statuts de certaines agglomérations protohistoriques est l'une des grandes avancées de ces vingt dernières années. Cela s'est fait grâce au renouvellement des techniques de fouille, certes, mais surtout grâce à un changement d'axe de réflexion sur ce qui fait qu'une ville est ville. Il s'agit de distinguer tout d'abord les conditions préalables qui font qu'une société est prête à produire ce phénomène particulier qu'est l'urbanisation.

58

Débat

## **Christian Goudineau**

est titulaire de la chaire des «Antiquités nationales» au collège de France. Il a été vice-président du Conseil Supérieur de la Recherche Archéologique, et président du Conseil scientifique du Centre européen du Mont-Beuvray. Outre son édition scientifique de la *Guerre des Gaules*, de Jules César publié en 2004 par l'Imprimerie nationale, bon nombre de ses articles ont été réunis dans *Regards sur la Gaule*, réédités en septembre 2007 dans la collection Babel essais, chez Actes Sud.

## Jean-Louis Huot

professeur émérite de l'université Paris I et ancien directeur de l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient, a mené les fouilles du site urbain de Larsa et du site villageois de Tell el'Oueili, en Irak. Parmi ses dernières publications: *Naissance des cités*, avec D. Valbelle et J.-P. Thalmann, coll. «Origines», Nathan, Paris, 1990; *La Ville Neuve: une idée de l'Antiquité*, Errance, Paris, 1991; *Les premiers villageois de Mésopotamie. Du village à la ville*, coll. «Civilisations U», A. Colin, Paris 1997.



### **Christian Goudineau**

Il y a 25 ans, je soutenais qu'avant la conquête romaine, en Gaule, nous avions affaire tout au mieux à une espèce de proto-urbanisation.1 J'avais l'idée qu'une agglomération ne pouvait être «ville» que si elle avait un équipement typique (rues, fontaines, portes, édifices monumentaux), équipement que l'on est bien en peine de trouver dans les *oppida*... Aujourd'hui, je ne serai pas aussi catégorique. Je dirai qu'il y avait un phénomène très proche de l'urbain en Gaule intérieure, avant la conquête romaine. Mais il nous reste à déterminer plus finement les fonctions qu'avaient ces agglomérations «nouvelles»; et réfléchir avec les archéologues confrontés à un phénomène comparable en Orient me semble des plus intéressants. Qu'est-ce qui vous amène à dire qu'à une époque et à un lieu donné, au Moven-Orient, on est en face d'un phénomène urbain, ou non?

### Jean-Louis Huot

La réflexion menée sur les critères à prendre en compte pour répondre à cette question a aussi considérablement évolué ces derniers temps. Avant la seconde guerre mondiale et dans les années 1950, les archéologues orientalistes se sont rapprochés des définitions des urbanistes et se sont intéressés aux analyses de plans. Les urbanistes ont en général un discours sur l'origine de la formation des villes qui, historiquement, démarre à partir de la Renaissance; quand ils sont un peu plus ouverts, ils vont chercher dans le monde gréco-romain. Ce qui fait que lorsqu'ils citent des villes antiques, ce sont Rome et Corinthe. Mais Babylone jamais! Pourtant, la Babylone de l'époque néobabylonienne,<sup>2</sup> un site relativement bien fouillé et sur de grandes surfaces, regroupait tous les «bons» critères: dimension des monuments, remparts, rues principales, temples... C'était bien une ville, et même la plus grosse ville connue de l'antiquité! Certains archéologues théoriciens, et en particulier celui qui est devenu une référence, Gordon Childe, ont proposé alors d'ajouter des critères autres qu'urbanistiques, rattachés essentiellement à l'existence de l'écriture parce qu'ils faisaient un lien entre une organisation sociale centralisée importante, un carrefour d'échanges et l'apparition assez soudaine du phénomène de l'écriture et de l'administration. **CG** Un lien qui reste discutable. C'est aussi parce nous nous appuyions sur des définitions classiques, qu'il y a trente ans, à peu près, les spécialistes de l'âge du fer européen comme moi ne raisonnaient absolument pas en termes de ville. Et puis nos Gaulois étaient censés

en être restés à l'oralité. On employait le terme d'*oppidum*... parce qu'il nous permettait de ne pas prendre parti!

**ILH** Tout ce panel de critères n'a pas empêché les archéologues orientalistes de tomber de Charybde en Scylla. Dans la première moitié du xxe siècle, au sud de l'Irak actuel, on a fouillé un très vaste site, Uruk, sur lequel on a dégagé d'énormes monuments (le plus grand mesure 77 m de long) datés de la fin du IVe millénaire avant notre ère, et, à deux cents ans près, contemporains des premières traces d'écriture. Et tout ça à des millénaires et à des lieues du monde grécoromain! Uruk, une ville? Les urbanistes ne voulaient pas l'avaler: il leur manquait un plan d'ensemble, des rues principales... éléments que l'on n'avait pas puisque l'on fouillait, à l'époque, les endroits où l'on esbérait trouver de l'architecture imposante ou du mobilier important. Pour pouvoir dessiner le premier plan d'une ville, il a fallu attendre quelques décennies. Ce fut celui d'un site, en pleine Syrie, dégagé il y a une trentaine d'années lors d'une fouille préalable à la construction d'un barrage. Les vestiges étaient très arasés, à peu près horizontaux. Ce fut très facile d'en dresser le plan. Il se révélait comme très organisé: artères principales et secondaires, rempart quadrangulaire, quartier monumental. Et là encore, la surprise venait de la date, fin du IVe millénaire, comme Uruk.

CG Le critère du plan reste prédominant?

JLH Il occupe les esprits; et même la réalité du travail puisque l'utilisation de la méthode géophysique, depuis une dizaine d'années, permet d'obtenir rapidement des plans, à peu de frais. Nous avions déjà pas mal de sites syriens très intéressants: des villes rondes avec un plan radioconcentrique et centre monumental, datées du milieu du IIIe millénaire. Nous allons pouvoir augmenter considérablement les exemples et mieux appréhender les conditions de cette phase d'urbanisation.

CG Je suis assez réticent vis-à-vis de la prééminence du critère du plan, dans la mesure où il est impossible à certains endroits de construire selon un plan modélisé. Et cela est valable même à la période gallo-romaine. À Vienne, par exemple, avec ses collines et sa plaine inondable, on n'a pas pu développer une ville réellement à la romaine, avec son plan orthonormé. C'est donc que d'autres critères ont prévalu. JLH Ce qui est manifeste, c'est l'apparition d'un besoin d'urbanisme social, que nous appelons la ville, lié à la présence d'habitants qui vivent

1. Histoire de la France urbaine, tome 1:

La Ville antique,
G. Duby dir., Le Seuil,
Paris, 1980.
2. VII° siècle avant notre ère.



Dans le choix de l'emplacement d'une ville, à l'âge du fer, les critères de développement et ceux de contrôle du territoire ont dû largement prédominer. Mais il faut prendre garde à ne pas confondre systématiquement le phénomène social d'urbanisation de celui, logistique, d'urbanisme. **CG** Chez les grands peuples du centre de la Gaule, il y avait des agglomérations qui tenaient un rôle à la fois de centre émetteur de monnaies, cela est sans doute fondamental, de fédération au sens religieux et probablement aussi au sens d'assemblée politique. Et là, cela va de pair avec les débuts de structuration urbanistique, comme on a pu le voir à Variscourt, à Pommiers, à Bibracte. JLH Le phénomène nouveau de «la vie en ville» coïncide au Proche-Orient avec l'apparition de la glyptique, de la sculpture monumentale, d'une différenciation dans la façon de désigner les gens par leur «costume» etc. que nous interprétons comme des manifestations de l'émergence si ce n'est d'un pouvoir au moins d'un contrôle. Par contre, cette urbanisation ne s'accompagne pas forcément d'une démarche urbanistique. C'est le cas en Iran, notamment, où on voit une intense circulation de biens, une extension d'une culture matérielle homogène sur une aire très large mais où nous n'avons aucun exemple de grands sites des IIIe et IIe millénaire présentant de caractères urbanistiques.

**CG** En Gaule, ce phénomène prend des aspects assez différents selon la proximité géographique

avec l'Italie et la Narbonnaise. Quand on compare Bibracte, qui fait 200 hectares, à Entremont, qui en fait 3,8, force est de constater que l'on n'est pas dans le même monde. Même si la réflexion a vraiment évolué, nous ne pouvons encore raisonner que sur une vingtaine de cas. Peu d'oppida ont été fouillées, d'autres, à peine sondées... Baser nos raisonnements sur des éléments très concrets a déjà permis de poser certaines conditions d'émergence de ces villes. Pour construire les remparts de n'importe quel *oppidum*, quel que soit le nombre de kilomètres, il faut une quantité de bois et de pierres impressionnante. On a estimé qu'il avait fallu défricher entre 50 et 100 ha pour construire les 6 km et quelques de fortifications à Bibracte. Les poutres sont assemblées avec des clous en fer de 70 cm. Cela représente des tonnes et des tonnes de minerai, et encore du bois pour le réduire. Il faut une décision, une organisation, des moyens, un but...

**JLH** Un acte politique, exactement. Ma petite idée, en tout cas en ce qui concerne les villes au plan régulé de l'aire syro-mésopotamienne du IIIe millénaire (mais je suis à peu près tout seul de mon avis!) est qu'elles résultent d'une volonté de lotissement, de programmes de création de ville basés sur l'attribution équitable de parcelles. Il n'y a pas trente six mille façon de faire des lotissements sur des emplacements qui soient équivalents les uns aux autres. Avec une corde à nœud comme instrument de mesure, on trace des cercles ou des carrés, que ce soit pour délimiter la maison, le terrain ou le rempart. Et on construit donc des villes rondes ou quadrangulaires, de toutes tailles; la dimension n'ayant pas d'importance en soi.

CG Oui, les questions du nombre d'hectares et du nombre d'habitants ne font rien à l'affaire, c'est une tarte à la crème. Ce qui étonnant dans notre affaire des *oppida*, c'est que cela apparaît à une époque qui est relativement délimitée dans le temps: au plus tôt 150 avant Jésus-Christ et ça peut aller jusqu'à l'époque césarienne et même au-delà. On dit souvent, un peu vite à mon avis, que c'est un effet d'imitation du modèle romain. Il est indéniable que les peuples gaulois connaissaient très bien l'Italie et qu'il y a pu avoir un phénomène de «contagion» du sud vers le nord. Mais cela ne me semble pas le facteur déterminant de ces profonds changements.

JLH Qu'est-ce qu'on peut donner comme fonction à ce genre de site clos?

**CG** D'une part à manifester, d'autre part

à concentrer, un pouvoir qui est relativement neuf, un pouvoir aristocratique. En Gaule intérieure, aux III° et II° siècles avant notre ère, s'amorce une évolution décisive avec la formation de puissantes oligarchies. Il semble que l'affirmation de nouveaux besoins, de nouvelles fonctions, passe par des aménagements et des constructions novatrices; comme par exemple, en plein cœur de Bibracte, cette aire dégagée d'un hectare, tout en haut, délimité par de petits fossés et entretenue. Mais cela n'est qu'un des aspects matériels, et pas forcément le plus déterminant, de ce nouvel exercice du pouvoir.

**ILH** À une même fonction peuvent correspondre des équipements très divers. Dans les villes orientales, tout est densément construit; les rues sont larges d'environ 1.50 m; il n'y a pas de place. pas de foirail... Les rassemblements se faisaient à l'extérieur, aux portes de la ville. Comment cela se passe-t-il en Gaule, après la conquête? **CG** Il y a une relative continuité, en tout cas moins de différences que l'on avait supposées, entre le début de l'époque romaine et la fin de l'empire. L'empire d'Auguste a voulu imposer une organisation en petites cités, au sens de *civitates*: à peu près 80 territoires et à leur tête, la capitale de la cité, que nous on va appeler la ville. Cette organisation administrative s'accompagne d'un arsenal de mesures qui fait que ceux qui veulent réussir doivent obligatoirement y résider et y exercer une charge. Ce qui m'a toujours fasciné, c'est que le nom de ces villes a vite changé. Par exemple, Lutèce à partir de 150-180 ap. Jésus-Christ, ne s'est plus appelée Lutèce, mais Civitas Parisiorum, la cité des Parisii, qui occupent le territoire, Paris aujourd'hui. Il y a eu à cette époque-là un phénomène très fort d'identification entre la capitale et le reste du territoire. Cela s'est passé comme cela, et ce n'est sûrement pas un hasard. C'est pour cela qu'il faut dépasser les phénomènes de lecture de pure expression de type urbanistique. D'autant plus que finalement, toutes ces villes romaines diffèrent; d'un côté les agglomérations énormes de Lyon ou de Narbonne, et de l'autre des cités comme Vannes ou Bavay, qui sont très réduites en terme de superficie et parfois même en terme d'organisation, et qui ont malgré tout des notables capables de construire des monuments absolument fantastiques, le forum de Bavay est un des plus grands monuments qu'on connaisse en Gaule. C'est cela qu'a créé Rome, cet exercice obligé pour un magistrat de faire aussi bien que celui de la cité d'à côté. Certains disent que les grands notables



D'ici une dizaine d'années, on aura rassemblé, au Proche-Orient, une grande série de plans de villes qui vont ébranler considérablement notre conception du processus d'urbanisation.

gallo-romains n'ont pas cherché à faire d'immenses carrières au sein de l'empire parce qu'ils avaient un attachement à leur propre milieu de vie, même modeste.

JLH Ce n'est pas propre à ce moment-là. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les habitants des petites villes de Bourgogne du nord (plus ou moins 5000 habitants!) les définissent comme leur «petite patrie». Ils font comme de nos jours, ils naviguent entre Paris et leur ville et se revendiquent comme des notables urbains. Une boutade bien connue dit que le citadin est celui qui se considère comme tel... Ce n'est pas si bête.